Document généré le 16 avr. 2024 13:26

Liberté

Texte lu à l'Université of Western Ontario un jour de tempête de neige ousque Gilles Marcotte eut l'amabilité de m'acheter des claques... ou : Or le cycle du sirop d'érable dure donc.

Jacques Godbout

Volume 17, numéro 4 (100), juillet–août 1975

100 fois sur le métier...

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30970ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Godbout, J. (1975). Texte lu à l'Université of Western Ontario un jour de tempête de neige ousque Gilles Marcotte eut l'amabilité de m'acheter des claques... ou : Or le cycle du sirop d'érable dure donc. *Liberté*, *17*(4), 5–12.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1975

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Texte lu à l'Université of Western Ontario un jour de tempête de neige ousque Gilles Marcotte eut l'amabilité de m'acheter des claques... ou : Or le cycle du sirop d'érable dure donc.

La littérature, produit du concensus de ceux qui la pratiquent et qui, par cet arbitraire, reçoivent certains textes pour en rejeter d'autres, reste, parmi les activités du cerveau humain, une catégorie idéale.

Il s'agit en somme, dans les structures d'une langue donnée, d'élaborer des effets de langage qui deviennent alors une nouvelle réalité.

En littérature on n'observe pas la réalité, on ne la décrit pas (du moins ce n'est pas là l'essentiel de l'activité littéraire) et moins encore agit-on sur elle puisque écrire, c'est ajouter de la réalité, c'est produire du sens.

La littérature est un système de production culturelle qui, sans jamais appauvrir ses sources, ni les exploiter d'aucune manière, fait apparaître de nouvelles « richesses » s'ajoutant au patrimoine. C'est pour cela que « faire de la littérature » c'est (comme on dit) « perdre son temps » puisqu'il n'y a dans cette activité aucun processus de transformation : la littérature est hors commerce. Mais c'est parce que la littérature ajoute

parfois de nouvelles dimensions à la réalité, et qu'en ce faisant elle en modifie le sens, que l'aventure littéraire des années soixante au Québec, (si l'on consent à y inclure le roman, la poésie écrite et chantée, et le théâtre de scène ou cinématographié) a joué, au plan des consciences, un rôle prépondérant.

Car ce qui caractérisa cette décennie, par rapport à la précédente, ce fut bien le plaisir de la parole et du discours. Les années cinquante avaient été celles des confessionnaux et des sermons, les années soixante seraient celles du parloir et des discussions, jusqu'à ce que le pape sonne la cloche de la fin de la récréation.

L'utilisation multiforme de la parole, à la télévision, dans les assemblées, dans les débats politiques, à la radio, dans les teach-in, à l'université, dans la rue, dans les rencontres et les cocktails, ausi bien pour se parler entre nous que pour recevoir le monde entier dans les îles de l'Exposition universelle, et puis même l'utilisation de quelques bombes qui n'étaient, pour ceux qui n'avaient pas l'antenne, qu'une autre façon de parler, donnaient à l'exercice littéraire une préséance.

Nous écrivions, dans ces années soixante, quant tout était parole et chaque parole d'importance.

En Octobre 1970, l'Etat et les terroristes choisirent de ramener ici le silence. Les propos devinrent séditieux, la parole défendue, la littérature soupçonnée, et de tous les actes d'agression on choisit pour en finir l'enlèvement et l'assassinat qui sont aussi deux basses façons de faire taire. Le dernier texte de la littérature québécoise des années soixante sera donc lu par Gaétan Montreuil et signé du F.L.Q.

Ce texte était littéraire parce qu'il tentait, par ses effets de langage, d'ajouter à une réalité surchauffée la dimension et le sens qu'avaient élaborés livres et chants du Québec depuis une dizaine d'années. Il est aussi intéressant de noter que ce texte n'était pas signé d'un seul auteur : tous ceux qui écrivaient alors — ou qui auraient voulu écrire — auraient en fait pu aussi le signer. C'était le texte collectif et final d'un chapitre d'Histoire, vécu sur le mode littéraire.

Car, en termes de réalités, nous avons assisté, en 1960, à la tentative de constitution d'une littérature nationale avant même que se puisse constituer une légalité de la nation.

Il était inévitable, dans ces conditions, que la littérature devint le lieu du patriotisme, puisque la patrie était un non lieu et que la nation, abandonnant les structures ecclésiales, n'avait plus que les structures de la langue à habiter ; la littérature devint le parlement de l'indépendance et le manifeste du FLQ son discours du trône.

On ne pouvait, en termes d'activités littéraires, aller beaucoup plus loin : les écrivains avaient, en un sens, épuisé les effets de style et la littérature devenait de plus en plus propagande et sans objet littéraire. Les écrivains avaient consenti à utiliser momentanément la littérature à des fins politiques ; normalement, dans les années soixante-dix, ils auraient redécouvert la nécessité de la littérature poétique. Ils n'en eurent pas l'occasion puisque les événements d'octobre opérèrent, à tous les niveaux, un détournement de sens, comme on dit : un détournement d'avion.

La littérature des années soixante fut l'expression abondante d'une crise métaphysique. Dieu étant mort — ou encore, ce que je soupçonne être plus vrai encore, Satan étant mort — il nous fallut produire, de peur de basculer, une nouvelle unanimité. La nation remplaça l'Eglise, l'indépendance la paroisse, et la nationalisation de l'électricité la communion des saints.

Comme il fallait donner aux nouveaux mystères laïques de saintes écritures c'est grâce à la poésie et au roman que le champ culturel catholique devint le chant culturel québécois.

Pendant dix ans nous avons mimé l'histoire. Nous avons d'abord découvert une terre que nous avons nommé Québec, nous l'avons explorée et nous avons partout pris possession symbolique des lieux. Nous nous sommes comportés comme des immigrants défricheurs, Québécois nous inventions un pays. Chacun, Pierre Perrault le premier, comprit que nous recommencions, pour la suite du monde, le périple de Jacques Cartier. La colonie prospérait. Mais vint Octobre, comme vint la conquête.

Après 1970 tout le monde s'emmerde. Il n'y a plus aucun rapport entre le feu d'artifice d'hier et les textes d'aujourd'hui. Ce qu'on entend le plus souvent dire d'ailleurs, c'est que les éditeurs publient n'importe quoi, n'importe comment.

Comment feraient-ils autrement ? Nous habitons désormais n'importe où.

Québécois, nous ne sommes déjà plus chez nous.

Après les Evénements, on vit les écrivains se comporter comme des fourmis dont on aurait détruit le monticule et la porte d'entrée. Certains besognaient à vide, même s'ils ne trouvaient plus la fourmilière, les autres dans un grand désarroi couraient de droite et de gauche ou bien attendaient sans bouger, paralysés.

Et puis peu à peu il commença de se creuser d'autres entrées et d'autres couloirs. La fourmilière nationale, dans laquelle on trouvait hier tout le monde, ayant été écrasée, on en construisit de plus petites pour de plus petits groupes, autant de petites fourmilières que de petites coteries. Même la configuration des maisons d'édition changea.

Aussi les conditions objectives de la production littéraire sont devenues totalement autres en 1975 que ce qu'elles furent pendant les années soixante. Il s'est installé parmi nous un certain silence. Et une désaffection progressive vis-à-vis de la littérature. C'est ce qu'on appellera, dans les manuels plus tard, un creux.

C'est pourquoi il n'y a plus, depuis octobre 70, qu'une sorte de parodie de littérature québécoise et quelques fulgances isolées, et les Canadiens-français se regardent dans le miroir de leur petit écran qui renvoie à chacun le feuilleton de la médiocrité. Cependant qu'en librairie on trouve le même sirop d'érable (boisson nationale de réduction) qu'à la télé (dit québécois, quand il n'est que grossier), mais présenté avec beaucoup plus de prétention.

L'assemblée nationale est devenue un théâtre d'amateurs où le mélodrame domine, ce même mélodrame qu'on servait tiède hier dans les pays d'en haut, *aujourd'hui dilué à la* petite semaine *dans les* petites patries. *Et des écrivains s'avancent*

vers le peuple avec leurs textes bien de « chez nous » (qu'ils garantissent pur beurre pays).

Quand, en littérature, affleure la xénophobie, quand les écrivains ne sont plus des Survenants *mais des habitants, quand les étrangers se taisent parce qu'on leur reprocherait de parler de ce qu'ils ne savent pas, quand les Louis Hémond et les Gabrielle Roy seraient repoussés, parce que nés ailleurs, en France ou au Manitoba, quand il faut avant de publier porter un serment d'allégeance, quand on est sûr de la marque de commerce du texte qui va venir, marxiste, underground ou nationaliste, et qu'on ne trouve rien d'autre à mettre sur les tablettes des librairies, quand la littérature se fige dans cet état unidimensionel, comme dans son moule à sucre, quand les tenants de l'idéologie jouale, cette maladie infantile du nationalisme, font du langage un test de pureté, quand le cycle du sirop d'érable réapparait dans les encriers, il est grand temps d'insulter sa mère, de bousculer ses cousins, de négliger l'heure aux horloges grands-pères et d'affirmer qu'écrivain on n'est pas de la famille, qu'on ne le sera jamais, qu'on ne* saurait *l'être, que ce n'est* pas *par manque* d'amour *mais parce que la littérature est un texte qui doit prendre et garder ses distances, et surtout parce que, « essentiellement, l'écriture est une activité d'étranger » ...*[1]

L'étranger, c'est celui qui demande le pourquoi des choses. C'est ce que fait par exemple l'immigrant qui arrive en pays d'adoption. Et c'est pourquoi l'immigrant, en ce sens, nous remet en question. Tout ce que nous prenons pour acquis, puisque la culture n'est qu'un mode d'emploi, gêne l'immigrant. Notre façon d'être naturelle ne lui est en aucune façon naturelle.

Dans tout pays légalement constitué et dont les institutions politiques tiennent lieu de structures apparentes, l'écrivain est un immigrant. Il demande : pourquoi vivons-nous ? Quand tous les autres demandent : comment faites-vous pour vivre ?

Ecrire, comme immigrer, c'est faire un choix, c'est refu-

---

(1) F. Ricard, G. Roy, p. 27.

ser de se laisser porter par les idées reçues, c'est être conscient de la précarité des échanges, c'est assumer l'angoisse de la mort, c'est rejeter la famille et l'héritage...

D'où vient-il alors qu'écrire au Québec ait parfois eu pour fonction de sécuriser? D'où vient-il que le comment *être québécois l'emportât souvent sur le* pourquoi *être québécois? D'où vient-il que l'écrivain canadien-français se comportât comme un notaire? D'où vient-il que tant de textes québécois soient patriotiques?*

En 1960, tous les écrivains (sauf Jacques Ferron peut-être!) étaient des étrangers qui posaient à la société bourgeoise du Canada français le pourquoi de sa légitimité. Ils voulaient ouvrir au monde les fenêtres de la Province de Québec, aérer le pays où dormaient des odeurs d'encens, ouvrir les parloirs et dominer les chuchotements des confessionaux ; chacun entreprenait une oeuvre personnelle, anxieuse, de dénonciation et d'affirmation de l'homme.

Or la structure politique, la structure sociale, la structure économique, la structure des signes et du langage firent en sorte que les romans de ces années-là furent peu à peu happés, transformés et soumis au seul grand roman des années soixante, intitulé La Révolution tranquille, *et publié aux Editions des désirs pieux.*

Porteurs de structures, les écrivains virent leurs livres leur échapper, littéralement, devenir des effets de structures totalement contraires à ce qu'ils avaient imaginé.

S'ils pouvaient, dans la société conservatrice de l'Union duplessiste se comporter comme des étrangers, ils durent, pour habiter la structure romanesque de la Révolution tranquille s'assimiler à l'idée de Québec qu'ils avaient commencé de nommer.

Ils furent leur propre première communion.

S'étant imaginé un pays, les écrivains prirent le nom de Québécois, et dirent au monde entier qu'ils faisaient désormais de la littérature québécoise. Or en ce temps-là comme aujourd'hui, le Québec était une métaphore, et le roman québécois la métaphore d'une métaphore. C'est qu'à défaut d'avoir une littérature et un gouvernement nationaux, on se conten-

ta de créer une patrie symbolique et des symboles patriotiques.

Quinze ans plus tard, le Parti de l'indépendance, le Parti québécois, le reconnaît explicitement qui en ce printemps 1975 vient de publier et distribuer un absurde passeport pour « nowhere ». Ce passeport québécois sera périmé, lit-on en liminaire, le jour de l'indépendance. Passeport symbolique, pays symbolique, littérature soumise par conséquent aux rigoureuses structures symboliques.

Personne bien sûr, en ces années 60, ne força l'écrivain à produire une littérature d'abord québécoise. Personne n'avait à le faire ; mais toutes les oeuvres étaient conçues comme renvoyant à la Révolution tranquille des questions essentielles, vécues sur le mode romantique aussi bien par les prolétaires que par les intellectuels ; il y avait l'Art, le Terrorisme et le Syndicalisme qui voulaient dynamiter la vieille société pour lui donner en remplacement une structure laïque, socialiste et indépendante.

> *(Le texte de la* Révolution tranquille *était écrit par des anciens du cours classique : on pouvait sentir un vent idéaliste y soulever des tempêtes dans tous les verres d'eau.*
>
> *Ces années soixante virent le triomphe de la pensée jésuite qui avait tant et si bien préparé les élites de demain que celles-ci occupèrent tout le devant de l'estrade et sabotèrent les fondements mêmes de leurs anciens collèges.*
>
> *Le propre des anciens des jésuites étant l'ingratitude, il fallut que les bons pères défroquent — ce qu'ils firent en masse — pour participer à l'aventure romanesque.)*

Mais, comme s'il ne suffisait pas que l'on eût inventé une littérature symbolique pendant ces années symboliques, il fallut, à la décennie de la Révolution tranquile, une fin symbolique qu'on nomma, quand l'avion des Lanctôt partit vers la Havane, les Evénements. *Et dire que Cuba, comble d'ironie, avait été le symbole pendant longtemps de notre symbolique pays !*

Après les événements d'octobre, la prépondérance de l'écrivain dans les lettres québécoises sera remplacée par celle du maître-chanteur qui va, dans le domaine du langage par exemple, faire le jeu de l'assimilation en rejetant la langue française pour enfourcher le seul joual.

De cette façon il niera même aux personnages du théâtre de Tremblay une existence : faisant croire que leur façon de parler importe, il empêchera d'entendre ce qu'ils disent.

Avant 1960 trônaient les notables. Depuis 1970, sont apparus de nouveaux notables, utilisateurs de la plus value langagière, capitalistes du bon mot de taverne, ces profiteurs — comme tous les intermédiaires — passent à la caisse quand les autres travaillent.

Mais il y a pire encore. Les fabricants de recettes, de soeur Berthe à Germaine Gloutnée, les fabricants de raquettes et de ceintures fléchées, les chantres des patenteux et de la petite littérature, occupent tout l'espace nécessaire du comment peut-on être québécois. Ceux qui persistent dans cette voie exploiteront l'érablière avec des tuyautages de plastique s'il le faut. Or le cycle du sirop d'érable dure donc!

On réussit même à persuader jusqu'à Marie-Claire Blais qui avait écrit Une Saison dans la vie d'Emmanuelle, *un livre du* pourquoi, *de produire son gallon de sirop,* Un joualonais, sa joualonie. *Marie-Claire Blais devait s'authentifier!*

La contradiction fondamentale dans laquelle la conjoncture politique de la Province de Québec enferme l'écrivain canadien-français est désormais par conséquent celle-ci : s'il redevient un étranger, comme le sont tous les écrivains de tous les pays légalement constitués, il apparaît anti-patriotique aux yeux de ceux qui habitent encore la symbolique littérature québécoise. S'il ne redevient pas l'étranger, s'il continue à jouer les tribuns et vouloir tout annexer, il s'éloigne de la littérature et encourage de ce fait la désaffection qu'il déplore.

JACQUES GODBOUT